



# ENFANCES

**EHPAD Saint-Joseph de Vernaison**





Petit cartable ouvre-toi,  
et raconte-nous  
ce que tu dois nous raconter...



« Parfois, je cherche mon âge ! »

« L'enfance... C'était vivant ! Il y avait toujours quelque chose de nouveau.  
On cherchait toujours pourquoi ci, pourquoi ça ! »

« La vie ensemble, la vie avec... On était plus mêlés aux joies et aux  
difficultés... On avait une impression d'unité. »

## ENFANCES

Ce recueil « Enfances » est l'aboutissement d'un projet de rencontres intergénérationnelles entre l'EHPAD St-Joseph de Vernaison et l'école Jules Ferry à Oullins, dans le cadre d'une action culturelle « Kamishibai » menée par Clémentine Magiera, conteuse et auteure-illustratrice, en collaboration avec Nadine Bonnard, animatrice, ainsi qu'Hélène Bessière et Fanny Buffin, professeures des écoles.







C'était papa qui nous gardait pour la veillée de Noël, nous étions trois, il nous mettait au lit.  
 Nous avons une grande cheminée, pour déposer les cadeaux, et c'était Jésus qui les apportait.  
 Une fois, mon frère a escaladé le lit et quand maman est rentrée de la messe, il lui dit « Maman j'ai vu le petit Jésus, il avait plein d'affaires, et il est venu m'embrasser ! »



Quand je travaillais à l'hôpital de Toulouse, rue St-Nicolas, je voulais toujours rendre service, je travaillais jusqu'au dernier moment. Un jour, la veille du 15 août, je devais rentrer au couvent avec tout le monde, pour la fête. Je suis partie de mon travail en courant, sans manger, pour ne pas rater le train à vapeur de Castres. Le train s'en allait. Je vois une dame, un panier rempli à côté d'elle. Je monte en catastrophe, en soulevant le panier pour prendre sa place ! J'étais contente avec son panier sur les genoux ! Le train arrive à la gare, je descends, pas de chance : la charrette à cheval était déjà partie. Je cours encore et je vois des gens qui reviennent du marché. Ils m'ont pris et m'ont enfin raccompagnés au couvent. En arrivant, j'ai pris un ratichon.







Maman préparait souvent des oreillettes. Elle fabriquait une pâte, et nous l'aidions à l'étirer sur la table. Ensuite elle la découpait, et elle mettait les bouts sur une plaque. Elle en faisait en quantité, et quand elle avait fini, elle les entreposait dans une chambrette, un peu à l'écart. Elle nous mettait au lit de bonne heure. Mais le soir, en cachette, nous allions en manger ! Je vois encore cette pièce où elle mettait les réserves. On savait où trouver ce que nous pouvions atteindre !





Les enfants en Inde n'avaient pas beaucoup de jouets. Ils jouaient avec n'importe quoi. Un petit caillou qu'on peut garder, c'était déjà beaucoup !

Alors un petit quelque chose qui venait de l'étranger, de France, même un morceau de journal qu'on trouve par les chemins, c'était magnifique ! Ce n'était pas tant l'objet en lui-même... « ça » venait de France ! Les enfants sont toujours pareils, ils aiment savoir d'où ça vient, comment c'est fait, pourquoi cette couleur, c'est une découverte. Même pour un chiffon !

J'avais une vingtaine d'année quand j'ai découvert l'Inde.

Ce qui me frappait surtout, c'était la pauvreté.

Mais les enfants s'amusaient, et ils fabriquaient une réalité. Pour eux, c'était vrai ! Ils bâtissaient des histoires. C'est un souvenir qui tient à cœur. J'ai trouvé beaucoup de joie à vivre « avec »... Même si on ne se comprenait pas tout le temps, être avec, c'était le plus important. C'était notre mission.



Maman était couturière, elle nous faisait de belles robes. Elle en confectionnait beaucoup, et nous, on les essayait toutes ! On aimait se déguiser, avec les belles robes, rangées dans le placard ! Un jour que j'avais décroché une robe, maman s'en est aperçue, elle m'a grondé. C'était une robe à queue, toute bleue. Je n'arrivais pas à la mettre, bien sûr ! Je lui ai demandé de la passer.

Qu'elle était jolie, maman, dans cette robe !







Pour Noël, nous avons des cadeaux : un sucre d'orge, ou un petit jésus en sucre, déposé dans la chaussure. Un sucre d'orge supplémentaire, aussi, offert par mon oncle de Bayonne. Je me souviens qu'une année, mon frère avait eu un mécano, ma sœur et moi des poupées, elle, la bleue, moi la rose.

Mon oncle nous envoyait de la liqueur Izarra, dans de jolis petits flacons. Un pour chacune ! C'était bon, l'Izarra.





Papa avait un jardin au fond du village, il nous emmenait pour aller chercher les fruits et les légumes. On aimait manger les légumes crus, les fèves, les petits pois... La salade était un peu acide. On ramassait aussi la chicorée dans un grand champ à côté. Nous avions des petits seaux qu'on portait à papa pour arroser le jardin. Il fallait aller à la pompe pour puiser de l'eau dans le puits. Papa surveillait la première fraise, comme nous. On était à l'éclosion de tout ce qui pouvait se manger. Et souvent, on était les premières !

Papa aimait beaucoup la chasse aux perdreaux. Il nous rapportait aussi des lapins. Maman nous montrait comment plumer les oiseaux et enlever la peau du lapin, qu'on faisait ensuite tourner à la broche devant un grand feu de braise.



Avec les infirmières de la salle d'opération, nous attendions un hélicoptère qui devait atterrir sur la terrasse de l'hôpital. C'était un événement, cet atterrissage sur la terrasse ! L'hélicoptère s'est posé en douceur. Il y avait le préfet et le maire. Ils sont venus saluer le personnel. Le préfet nous a invitées, Soeur Marie-Claire et moi, à monter dans l'hélicoptère ! Nous avons été prises en photo à ce moment-là !







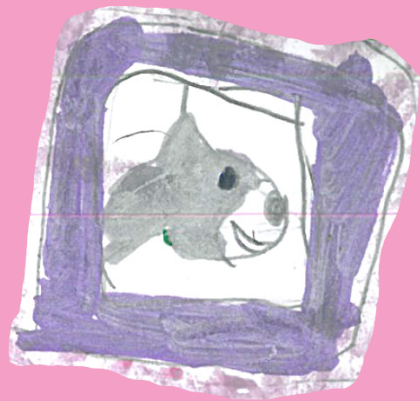
On mangeait des figues de barbarie à Mostaganem. Dans ces figues, il y a des épines. Les ramasser, les cueillir : cela piquait terriblement, ce n'est pas un fruit défendu mais inconnu. Pour enlever la peau, il fallait s'y connaître ! On les ouvrait et on mangeait l'eau et les pépins. Cela n'avait pas trop de goût. Mais un goût particulier ! Les figues de barbarie nous donnaient la colique. On était tous logés à la même enseigne ! Quel bonheur d'être des gamins ensemble, de faire la fête et d'avoir la colique en même temps, avec les cousins !



Dans les maisons en Algérie, pas de salle de bain, pas de cuisine : on faisait tout dans la cour. Pas d'eau courante, non plus : Il y avait un genre d'abreuvoir dans un coin, avec plein de petites bêtes dedans, des moucheron peut-être... Les moutons buvaient ça ! Nous, on faisait bouillir l'eau. Tout le monde allait chercher l'eau, du plus petit au plus vieux... Ce n'était pas une corvée, c'était un moment de convivialité. Ce n'était pas une corvée, c'était la vie !



La nuit, je rêve. Mon chien s'appelait Fino.



Il mordait les vaches à Ancelle, mon pays d'enfance.  
Il mordait les vaches quand elles allaient chez les voisins.







Je travaillais au collège de Madurai dans le sud de l'Inde, j'enseignais le français. Mais pour enseigner le français, j'avais compris bien vite... qu'il fallait que j'apprenne l'anglais ! C'est en anglais que j'expliquais la langue française aux enfants. Je n'avais pas trop de difficultés avec les élèves car ils étaient réceptifs. Et puis, on ne calculait pas le temps, on laissait les enfants s'exprimer. Les enfants sont pareils partout. Ils aiment les histoires. Chacun a des possibilités. Toute vie est intéressante. Et puis j'ai toujours préféré répondre aux questions des enfants qu'à celles des adultes. Il ne faut surtout pas oublier qu'un enfant doit aller à l'école.

Un jour, j'enseignais debout devant la classe sous une chaleur écrasante. Il faisait tellement chaud que je transpirais. Je transpirais tellement que la sueur coulait le long de mon corps, sous ma robe. Je m'efforçais de ne pas trop bouger, en faisant de l'espace autour de moi, pour que le vent me sèche un peu. Ma hantise, c'était que les enfants pensent que j'étais en train de faire pipi devant eux !



C'était pendant l'occupation, je vous parle de 70 ans en arrière ! Nous faisons du vélo chez mes grands-parents. Nous étions cinq, cinq amis. Nous longions le cimetière en direction de l'école quand nous avons entendu des sifflets stridents. « Les allemands ! » Quelle peur nous avons eu ! Nous sommes vite rentrés dans le cimetière pour nous cacher, avec nos vélos. Puis nous avons attendu.

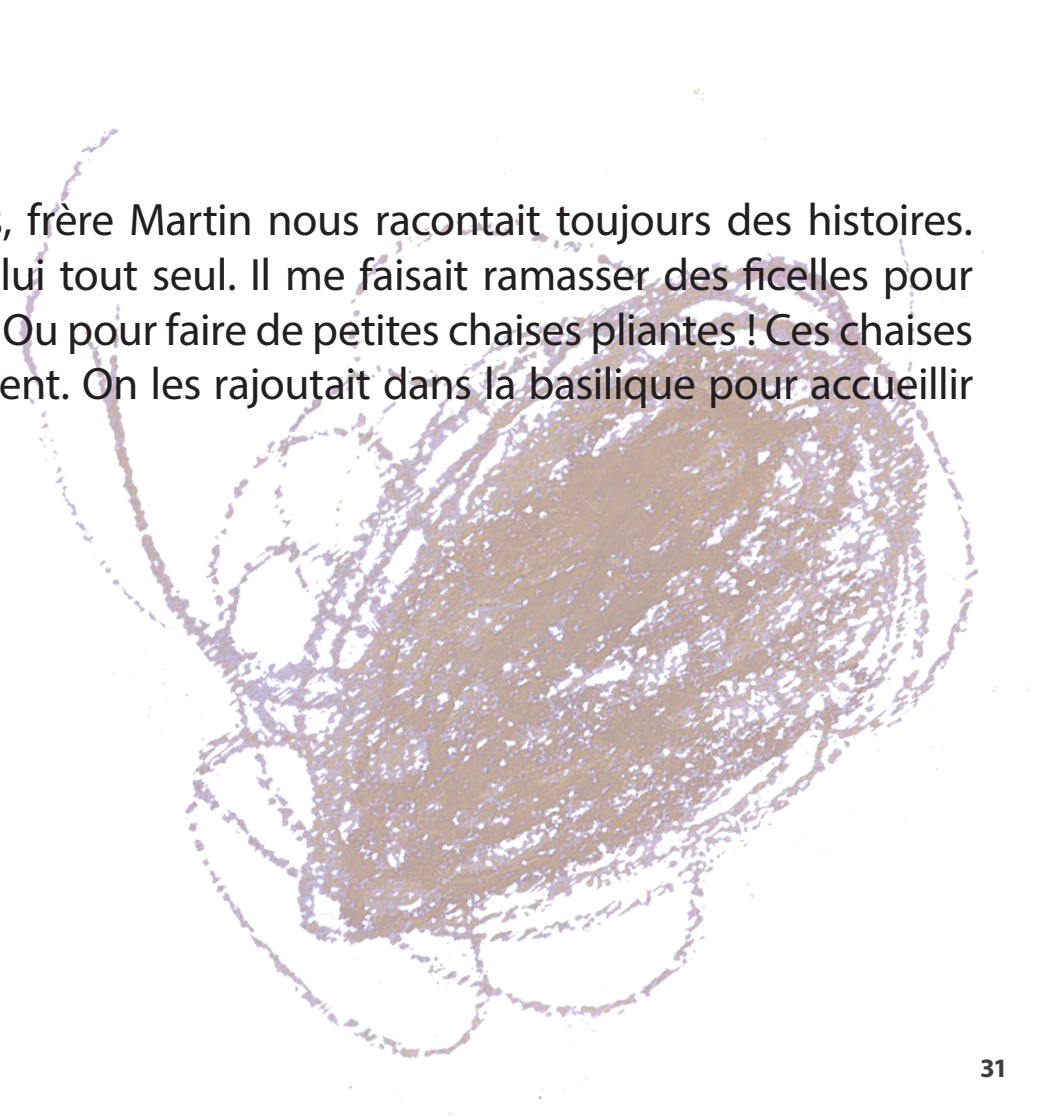
Quand le calme est revenu, nous avons pris le chemin de la sortie. Mais, surprise ! La porte était fermée ! Nous étions prisonniers ! Pas pour longtemps : le parapet était assez haut, nous avons escaladé des brouettes, du matériel d'entretien, pelles, râpeaux, puis nous avons sauté, et fait passer nos vélos. Voilà comment nous nous sommes libérés !







À Notre-Dame-du-Laus, frère Martin nous racontait toujours des histoires. Il avait une chambre à lui tout seul. Il me faisait ramasser des ficelles pour envelopper des choses. Ou pour faire de petites chaises pliantes ! Ces chaises s'ouvraient et se fermaient. On les rajoutait dans la basilique pour accueillir les pèlerins.





En Corse, je faisais les soins à domicile, j'allais à pied chez les gens. Les maisons sont haut perchées, à Sartène... Il fallait grimper, escalader ! Il y avait des escaliers, et des escaliers, partout !... Je les montais quatre à quatre, à l'époque. Quand je passais dans la rue, les gens qui ne pouvaient pas marcher, m'appelaient : « Margarita Margarita ! venez ici ! ». Et je faisais un détour. On m'offrait toujours de petites gourmandises. Je m'y plaisais, en Corse !

La seule chose qui m'ennuyait, c'était de traverser la mer pour aller voir ma famille.







La pâtissière d'une boulangerie à Castelnaudary était une amie de maman.

Elle faisait des gâteaux appelés « alléluias », une pâte avec du glaçage dessus.

Nous en avons vu sur une étagère, qui traînaient... Qu'ils étaient durs, ces alléluias... On nous cherchait partout. « Allez les enfants, venez, nous allons goûter ! » Si les premiers étaient un peu durs, les suivants étaient nettement meilleurs !





Dans notre rue, il y avait un café. Souvent, il y avait de la musique. Le café était tenu par Toto Robino. Il savait jouer de la clarinette.

Parfois, on chantait en faisant des mouvements pendant que d'autres dansaient dans la rue. C'était le soir, après la soupe. On dansait, dans cette grande rue, on faisait de grandes rondes... Toto Robino nous regardait, devant sa porte. Tout le monde dansait ! Notre village était très gai.

Il y avait un hall, il y avait un toit, on faisait du théâtre. Le Théâtre du grand hall. C'était papa qui nous gardait quand maman allait au théâtre.



Ma maman faisait des confitures suivant la saison, figue, prune, cerise. Avant qu'elle ferme les pots on mettait le doigt dans les confitures, hum, c'était bon ! Ensuite elle les rangeait dans une pièce exprès.





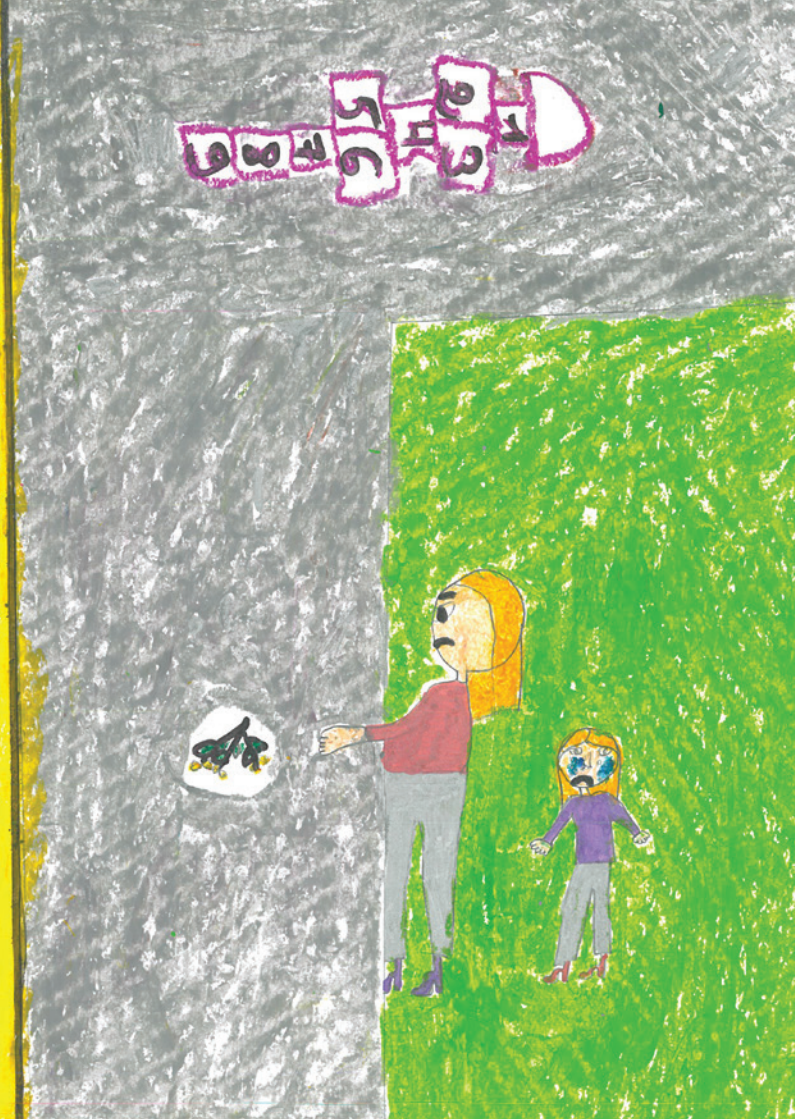


Un jour, une vache que l'on amenait à l'abreuvoir s'est mise à me poursuivre. Je suis allée me cacher sous une charrette. Je criais : « Maman, la vache me suit ! » On n'a pas pu me sortir de là tant que la vache ne s'est pas éloignée.





Quand j'étais petite fille, à l'école, les filles avaient l'habitude d'apporter un bouquet à la maîtresse. En remerciement, elle leur donnait un bonbon ou une image, au choix. Je me disais que moi, je choisirais une image. Mais il n'y avait pas de fleurs chez nous. Il y avait bien du lilas au Mont Cindre, mais c'était loin, et j'étais petite.



Je n'avais pas de maman. C'est ma tante qui m'a parlé des coucous. Un jour, j'ai vu ces fleurs jaunes dans un pré. J'avais six ou sept ans. J'ai ramassé les coucous pour les porter à la maîtresse. J'arrive à l'école, fière de moi. Je fais la queue pour les donner à la maîtresse, j'étais contente, j'allais pouvoir choisir une image. Mais la maîtresse a pris le bouquet et l'a jeté par la fenêtre qui était ouverte. Des fleurs des champs !... Tout le monde s'est moqué de moi, et je n'ai rien eu ! Pas d'image, pas de bonbon ! Mon bouquet était éparpillé dans la cour.. C'est comme ça que le goût de porter des fleurs à la maîtresse m'est passé ! C'est une blessure qui dure toute une vie.



Je suis née en Algérie, j'y suis restée 33 ans, je m'y suis mariée, et j'y ai eu deux enfants. C'est un pays ensoleillé. Nous habitions dans un petit village minier, isolé. La terre était rouge, à cause des mines de fer - sauf dans les jardins, je ne sais pas pourquoi. Les tomates, les poivrons du jardin étaient parfumés ! Chaque légume avait son parfum. Les légumes d'aujourd'hui ne sentent rien du tout. Et les roses... L'odeur des roses, en Algérie !

Dans la cour, nous avons beaucoup de roseaux. C'est un pays chaud, l'Algérie, avec beaucoup de reptiles, de serpents. Il y avait des najas, des pythons. Nous avons un grand clapier avec des lapins, cinq ou six petits lapins.

Un jour, il en manquait un. On a d'abord pensé que la maman avait mangé ses petits, puis on s'est aperçu que c'était un serpent. Il était encore là, à glisser.

J'ai pris un roseau et j'ai tué le serpent. On m'avait appris à le faire : il faut taper sur la colonne vertébrale. Avec un bâton rigide, ça ne marche pas. Le serpent peut s'accrocher au bâton, et si on le frappe à la tête ou à la queue, il se retourne et peut piquer en mettant ses crochets. Il faut un bout de roseau, un peu flexible, et long : c'est bien pour ça qu'il y en avait partout dans la cour !







Je croyais que j'étais maligne ! Un soir de Noël, j'avais 8 ans et mon frère 5 ans. Maman nous dit d'aller se coucher. « Le papa Noël va passer ! » On met nos souliers sur le pourtour de la cheminée : il n'y avait pas de sapin, en Algérie.

J'étais au lit, mais je ne dormais pas, j'attendais que tout le monde soit couché. Puis je vais tout droit à la cheminée, et je regarde les cadeaux. Les miens ne me plaisaient pas beaucoup. Alors j'ai échangé les jouets avec ceux de ma sœur.

Le matin, on se lève pour voir les cadeaux. Ma sœur se met à pleurer « Je ne voulais pas ceux-là, je n'ai pas commandé ça ! ». Car nous avons fait une lettre chacune !

Maman rentre dans la chambre. « Pourquoi tu pleures ? »

Ma sœur dit : « Je n'aime pas ces cadeaux, ce sont ceux de ma sœur ! »

Je réponds : « C'est pas vrai ! »

« J'ai vu le père Noël, dit ma mère. Il faut dire la vérité sinon l'année prochaine, il n'y aura pas de cadeaux du tout ! ».

Alors j'ai repris les jouets que j'avais demandés !

Je m'en rappellerai toujours !





Le cœur des arabes était toujours ouvert.  
Je suis venue en France quand je me suis mariée.  
Je n'ai pas retrouvé cet élan du cœur des gens simples.  
En Algérie, on était heureux, on avait de l'amour.  
Il est loin ce pays ! Les gens me manquent.





Vivre selon son cœur et non selon ses pensées, voilà l'important !  
Un cœur placé au même endroit.

« Ce que j'ai, c'est un don à partager, je n'en suis pas propriétaire ! »







Petite, je dessinais beaucoup.

À l'école, il y avait tous mes dessins dans le couloir. J'ai repris la peinture à la retraite. Ce sont les couleurs qui m'intéressent. J'ai l'idée des couleurs. Si une couleur ne va pas avec une autre, ça m'indispose.

J'aime le pastel : on travaille directement avec les mains, on peut estomper avec le doigt, on peut mélanger les couleurs, pour avoir une autre teinte. On travaille uniquement avec le doigt, au plus près de son imagination, et de ses sensations. Ça me procure de la joie.



J'avais sept, huit ans. Mes petites jambes étaient à 4 km de l'école ! J'y allais à pied tous les jours. Je n'avais pas voulu rester en pension. Je n'aimais pas être enfermée. Il fallait que je marche. Je portais mon repas le midi. On était trois, quatre à marcher. J'aimais marcher, même quand il y avait de la neige !

J'aimais aller, venir. J'étais libre. La maîtresse téléphonait à mes parents : « Elle est arrivée ! ».

Sur le chemin, il était interdit de parler aux garçons. Les filles marchaient devant, les garçons derrière. À l'école aussi, on était séparés. Les garçons en haut, nous en bas.



**Petit cartable, tu as bien parlé,  
tu peux maintenant te reposer !**



**NOTES D'ENFANCE :**






Nous remercions les résidents de la maison de retraite qui ont partagé leurs vécus, les souvenirs, et leurs sourires lors de ces rencontres, au cours desquelles les enfants ont raconté avec les quatre kamishibais qu'ils avaient créés.

Nous remercions les élèves des classes de CE2 de l'année 2017-2018 de l'école Jules Ferry à Oullins pour leur investissement, leur imagination, leur créativité, leur écoute, et nous les félicitons pour les dessins qu'ils ont réalisés pour illustrer ces courts récits d'enfance.

Nous remercions Mme Gelas qui nous a permis de réaliser ce projet, Clémentine Magiera, sans qui le projet n'aurait pas pu voir le jour ainsi que Muriel Flouriot, graphiste, qui a réalisé la mise en page du livret avec Clémentine.

Merci aussi à tous les autres partenaires qui ont contribué à la réalisation de ce beau projet : le collège Brossolette à Oullins, les parents de l'école Jules Ferry, et la délégation académique aux arts et à la culture qui ont aidé au financement ; Mme Lemonnier directrice de l'école ; l'école du Grand Cèdre à la Mulatière, ainsi que la Médiathèque d'Oullins qui nous a proposé un lieu de représentations et d'échanges.



A colorful illustration of children holding hands in a circle on a yellow background. The children are drawn in a simple, sketchy style with various colored clothing. The background is a bright yellow with some faint, circular patterns. The text is centered in the middle of the image.

Ce livret a été réalisé à partir des  
récits de : Sr Ferrié Marguerite, Sr Pellissier Céline,  
Sr Sauzon Andrée, Mme Blache Christiane, Mme Lecuyer Marie-  
Antoinette, Mme Richard Claude, Mme Roux Danielle, Sr Labouré Marie-  
Rose, Mme Garaboux Jacqueline, Sr Balmont Simone, Mme Rodriguez Maria,  
Mme Wildhentaler Yvonne et père Baumstark.